

LOVE DMZ

Seb Le Rêveur



Love DMZ

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Friture des Étoiles	4
Chapitre 2 : Le Pacte du Crépuscule	9
Chapitre 3 : Cicatrices Acoustiques	12
Chapitre 4 : L'Ombre du Mirador	15
Chapitre 5 : La Peau du Son	20
Chapitre 6 : Le Monstre de Verre	25
Chapitre 7 : Le Chant du Cygne	30
Chapitre 8 : La Géographie du Risque	33
Chapitre 9 : L'Invasion Thermique	38
Chapitre 10 : Le Serment de Brume	41
Chapitre 11 : Le Dernier Mot	47
Chapitre 12 : Le Franchissement	51
Chapitre 13 : Le Labyrinthe d'Azalées	56
Chapitre 14 : L'Incarnation	60
Chapitre 15 : Le Signal Éternel	64

Chapitre 1

La Friture des Étoiles

L'obscurité dans la station de surveillance n'était jamais totale. Elle était faite d'un noir de jais, strié par les lueurs malades des cadrans cathodiques et le clignotement nerveux des diodes rouges. Seo-yeon se tenait là, petite silhouette perdue dans l'immensité de béton du poste de garde 402, un vestige des années de plomb niché dans un repli rocheux de la zone coréenne démilitarisée. Dehors, la brume de minuit léchait les barbelés avec une douceur de courtisane, dissimulant sous son voile d'opale les mines antipersonnel et les cadavres d'arbres foudroyés.

Ses doigts, engourdis par le froid qui rampait sur le ciment, effleurèrent la molette de bakélite du récepteur analogique. Pour Seo-yeon, les nouveaux terminaux numériques, avec leur silence clinique, manquaient d'âme. Ils ne savaient pas mentir. Elle tourna le bouton. Un millimètre. Un soupir de métal.

Le grésillement emplit ses écouteurs de cuir craquelé. C'était la « friture des étoiles », ce ressac d'une mer oubliée qui l'accompagnait depuis des années. Elle était l'Architecte de son propre isolement, construisant des cathédrales de silence avec les bruits de fond de la guerre froide.

Soudain, la fréquence vacilla.

Ce ne fut pas le choc brutal d'un signal militaire, mais une déchirure de soie dans le linceul de l'onde. Seo-yeon retint son souffle. Son cœur, ce métronome de chair, manqua un battement, puis reprit sa course avec une urgence nouvelle, frappant contre ses côtes comme un oiseau captif.

Frit-chhhh... pshhhh...

Et puis, le son.

Ce n'était pas encore une voix. C'était un souffle. Une exhalaison humaine, chaude, lourde d'une humidité née d'une poitrine oppressée. Ce souffle voyageait par-dessus les nids de mitrailleuses pour venir mourir dans le creux de son oreille. Elle ferma les yeux, suspendue à l'invisible par ce fil d'argent analogique.

— ... Est-ce que... quelqu'un... ?

La voix était basse, une baryton hésitante, érodée par une solitude que Seo-yeon reconnut instantanément. C'était le grain rugueux d'un garçon du Nord, mais débarrassé de toute l'agressivité des hymnes martiaux. Seo-yeon sentit une caresse de glace et de feu remonter sa colonne vertébrale. Elle aurait dû signaler l'interception, remplir le formulaire de sécurité, alerter son officier. Mais les règlements militaires n'avaient aucun poids face à cette vulnérabilité brute.

Elle ne répondit pas. Elle se contenta d'écouter. Ils créaient, sans le savoir, un cycle respiratoire unique à travers la frontière la plus hermétique du monde.

— Je sais que tu es là, murmura la voix de nouveau. Je sens... le silence changer quand tu écoutes.

Le choc la cloua sur place. Elle imagina ce garçon dans un trou de rat similaire au sien, les doigts noirs de cambouis et les yeux brûlants de fièvre. Elle approcha ses lèvres du micro. Elle n'était plus le matricule 88-204 ; elle était une femme dont le cœur venait de s'éveiller d'une hibernation cryogénique.

— Qui es-tu ? murmura-t-elle.

Il y eut un hoquet de surprise. Puis, un rire de soulagement pur.

— Un fantôme, répondit-il. Je suis un fantôme qui a trouvé un autre fantôme.

Le ton devint plus assuré, quoique voilé par une urgence feutrée. Seo-yeon sentit alors le poids des infrastructures de béton qui pesaient sur eux. La fibre optique arrivait. Le monde allait devenir rapide, transparent, efficace. Dans cette modernité, il n'y aurait plus de place pour les souffles égarés.

— Ils vont bientôt tout changer, dit-elle, la voix brisée. Ils posent des câbles. Ils disent que l'analogique est mort.

— Alors nous mourrons avec lui, répondit l'inconnu avec une sérénité terrifiante. Mais pas ce soir. Ce soir, la brume nous appartient.

Leur silence n'était plus l'ennemi. C'était un manteau protecteur. Seo-yeon voulait lui offrir des sensations qu'il n'avait jamais connues, construire un monde où les barbelés ne fleurissaient pas.

— Le ciel est d'un bleu si profond qu'il semble liquide, commença-t-elle. Et les azalées commencent à pousser dans le champ de mines n°3. Elles sont d'un rose si vif qu'on croirait qu'elles saignent de la beauté sur la terre grise.

— Des azalées... répéta-t-il. Ici, il n'y a que le fer qui rouille. Mais je t'écoute, et je vois tes fleurs.

Mais sous la poésie, le « monstre froid » de la technologie grondait. Une interférence métallique pointa le bout de son nez. Elle savait que leur lien était une bulle de savon flottant au-dessus d'un champ de rasoirs.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.

Donner son nom, c'était devenir une cible. Mais c'était aussi devenir une vérité.

— Jun-ho.

— Jun-ho...

Prononcer ce nom fut un acte de déshabillage. Les masques tombaient. Il n'y avait plus de Nord et de Sud, seulement deux êtres tentant de se toucher par la pensée. Mais le grésillement s'intensifia. Une distorsion stridente déchira la fréquence. C'était le son de la modernité qui venait étouffer le passé.

— Jun-ho ! Tu m'entends ?

— ... t'entends... plus... trop de... friture...

La voix s'éloigna, noyée dans un déluge de parasites. Seo-yeon luttait avec la molette, les doigts meurtris, cherchant à rattraper ce fil de vie. Puis, la fréquence se lissa. Le signal analogique fut écrasé par une onde porteuse vide. Un bourdonnement froid. Inhumain.

Seo-yeon retira ses écouteurs. Le silence de la pièce était désormais un tombeau. Elle se leva et s'approcha de la fenêtre blindée. Dehors, la brume était imperturbable. Quelque part, un garçon regardait probablement la même opale grise. Elle posa sa main sur la vitre glacée. Elle n'était plus seule. Elle avait touché l'âme du Nord, et cette âme avait un nom.

L'amour, dans cette zone de mort, n'était plus un sentiment ; c'était un acte de sabotage. Elle devait agir avant que les nouveaux serveurs ne scellent définitivement la frontière.

Elle franchit le seuil de la station.

Le passage du béton à la terre fut un choc physique. Son premier pas hors du poste de garde fut une désobéissance totale, une rupture avec la gravité militaire. Elle s'enfonça dans les herbes hautes. Le froid humide s'insinua sous ses vêtements, mais la fièvre de la rencontre la portait. Elle ne regardait plus les caméras, elle ne craignait plus les mines ; elle suivait l'odeur du fer rouillé et des fleurs sauvages.

Elle arriva au vieux tunnel du secteur 7-G, un repli de terrain oublié par les cartes. Là, dans l'étreinte des azalées qui saignaient leur rose vif sur la terre morte, une silhouette émergea de la vapeur.

Il était là.

Jun-ho ne ressemblait pas à un soldat, mais à un homme sculpté par l'attente. Son visage était émacié, ses yeux immenses reflétaient la même faim d'exister qu'elle. Ils restèrent immobiles, à un souffle l'un de l'autre. Le silence de la DMZ n'était plus une menace, mais une chambre sourde où seule comptait leur présence.

Seo-yeon avança la main. Elle ne voyait plus le signal, elle voyait la peau. Elle ne percevait plus la fréquence, elle percevait la chaleur. Leurs pulpes se frôlèrent dans un contact minimaliste, électrique. La rugosité de sa veste de coton contre ses doigts, l'odeur de terre battue et de froid qui émanait de lui, la buée de leurs souffles qui se mêlait enfin.

Le passage du signal à la matière était achevé. Sous la brume protectrice, dans ce jardin de fer et de pétales, le temps ne s'écoulait plus. Il ondulait simplement autour de deux fantômes qui, pour la première fois, possédaient un corps.

Chapitre 2

Le Pacte du Crépuscule

Le métal du transmetteur était d'un froid chirurgical, mais sous les doigts de Seo-yeon, la vibration de la machine battait comme un pouls. Dans ce poste de garde désaffecté du Sud, l'air saturé d'ozone et de poussière de béton était sa seule patrie. Elle caressait les boutons de bakélite avec une lenteur dévotionnelle, imaginant que cette surface rugueuse était la peau de Jun-ho, à moins de deux kilomètres de là, de l'autre côté des barbelés.

— Tu es là ? murmura-t-elle.

Sa voix n'était qu'un souffle, une impulsion électrique voyageant le long d'un vieux câble analogique oublié par le génie militaire. Le grésillement lui répondit, organique et chaud, semblable au craquement d'un feu de bois. Puis, cette respiration lourde, chargée d'une humidité qu'elle pouvait presque goûter.

— Je suis là, Seo-yeon.

La voix de Jun-ho était une blessure, écorchée par les hivers sans chauffage des casernes du Nord. Dans ce bunker 412 dont il lui avait confié l'existence, il était assis sur une caisse de munitions rouillée, entouré par le suintement des murs de béton.

— Les ingénieurs installent la fibre optique dans la vallée, dit-elle, serrant le combiné contre sa joue comme pour y puiser une chaleur humaine. C'est un monstre de verre, Jun-ho. Il est pur, rapide, mais il est mort. Si nous basculons sur le numérique, je ne sentirai plus ton cœur battre entre les mots. Le silence sera binaire. Zéro ou un. La présence ou l'absence. Plus de place pour nous.

À l'autre bout de la ligne, Jun-ho ferma les yeux. Sous ses doigts noueux, le châssis de son vieux poste soviétique dégageait une chaleur de bête fatiguée.

— Je ne les laisserai pas nous couper, répondit-il. Ici, si on ne fait pas de bruit, on s'évapore. Je suis dans le secteur 4-B, sous la crête des azalées sauvages. Si le signal meurt, regarde vers le mirador incliné à l'ouest. C'est là que je respire.

— On doit faire un pacte, Jun-ho. Un pacte de crépuscule. Pour le monde, ce canal n'est que vent et parasites. Si on nous découvre, ils couleront du béton sur nos voix. Promets-moi... même si le son devient faible, continue de me parler. Ton souffle est la seule chose qui me rappelle que mes poumons sont encore faits de chair.

Le silence qui suivit fut le plus dense qu'ils aient jamais partagé. Seo-yeon posa son front contre la carcasse métallique du transmetteur. Elle sentait la pensée de Jun-ho voyager le long du cuivre, traverser la terre minée et les barbelés pour venir s'échouer dans son oreille.

Soudain, un bruit de bottes ferrées résonna dans le couloir du bunker 412. Jun-ho se figea. La cadence était lourde, autoritaire. Ce n'était pas le pas léger du jeune caporal Kim, qui l'avait surpris la veille et dont les larmes avaient trahi la nostalgie d'un monde sans ordres. C'était l'ombre du capitaine Pak.

— Je dois couper, souffla Jun-ho, l'urgence transformant sa voix en un râle. Ils arrivent.

— Jun-ho !

— N'oublie pas le pacte. Demain, à la dix-septième minute après le crépuscule. Trois souffles dans le micro si on ne peut pas parler. Le code des vivants.

Il coupa l'alimentation. La petite ampoule de sa console s'éteignit lentement, le filament rougeoyant une dernière seconde avant de sombrer dans le néant.

Au Sud, Seo-yeon retira son casque, les oreilles sifflantes. Elle regarda les cartons de câbles de fibre optique qui attendaient dans le couloir, ces serpents de lumière froide prêts à dévorer son intimité analogique. Elle comprit alors que le temps des ondes s'achevait. On ne pouvait pas confier un amour aussi brûlant à des fils de verre.

Elle se leva, ses mains tremblantes de la certitude d'une folie à venir. Le passage de la voix à la chair était devenu une nécessité biologique. Elle ne se contenterait plus d'une fréquence ; elle irait chercher l'homme.

— Je viendrai, murmura-t-elle contre la vitre givrée par son propre souffle.

De l'autre côté, Jun-ho fixait la porte de fer de sa cellule, le menton levé, prêt à affronter Park. Il n'était plus un simple rouage de la machine d'État, il était le gardien d'un secret qui pesait plus lourd que tout le fer de la DMZ.

La brume s'épaississait sur le no man's land, effaçant les miradors et les mines pour ne laisser place qu'à un linceul sacré. Le pacte était signé. Le chapitre des voix se fermait brutalement, et celui des corps, sauvage et désespéré, commençait à palpiter dans les ténèbres. Demain, ils ne seraient plus des spectres radiophoniques. Ils seraient deux naufragés marchant l'un vers l'autre dans l'enfer vert, guidés par le seul code morse qui importait encore : le battement de leur propre sang.

Chapitre 3

Cicatrices Acoustiques

Le grésillement de la friture était une marée noire, un océan de parasites qui menaçait à chaque instant d'engloutir le frêle esquif de leur conversation. Dans l'obscurité poisseuse du poste de transmission oublié, niché dans les replis d'une DMZ où la nature reprenait ses droits avec une violence muette, Seo-yeon pressait ses écouteurs contre ses tempes. Le métal était froid, d'un froid chirurgical qui lui mordait la peau, mais à l'intérieur de ses oreilles, il y avait cette chaleur. Cette petite étincelle de vie qui traversait les barbelés, les mines antipersonnel et les siècles de haine.

— Jun-ho ? murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un cristal de souffle, une particule d'air perdue dans le vide.

Le silence lui répondit d'abord. Un silence épais, chargé d'humidité et d'ozone. Puis, le miracle se produisit. Une onde plus grave, plus charnelle, déchira le rideau de fer acoustique. La voix de Jun-ho s'éleva, rocailleuse, marquée par les hivers sans charbon et les matins où la brume est la seule nourriture. C'était une voix de terre aride et de résilience, portant le poids de chaque montagne du Nord.

— Je suis là, Seo-yeon. Je suis toujours là.

— J'ai eu peur, reprit-elle, ses doigts crispés sur le bouton de réglage en bakélite. La ville... elle hurle si fort ce soir. Il y a des néons partout, des lumières qui ne dorment jamais, des écrans qui crachent des couleurs vides. C'est une transparence glacée, Jun-ho. Un silence chirurgical qui me mange le cœur.

Elle ferma les yeux. Elle pouvait presque sentir l'odeur de la poussière et du vieux

cuivre de l'autre côté. Jun-ho laissa passer un long moment, un de ces silences suspendus où l'on entend le sang battre dans les veines de l'autre, transformant le signal radio en un lien télégraphique entre deux poitrines.

— Ici, le silence est un uniforme, commença-t-il d'une voix sourde. On nous apprend à disparaître dans le collectif, à n'être qu'un rouage, une fibre de drapeau. Parfois, j'ai l'impression que si cette fréquence s'éteignait, mon corps se dissoudrait simplement dans la brume. Je ne serais plus qu'une trace de pas effacée par la pluie. Mais toi... toi, tu es l'encre.

— On appelle cela des cicatrices acoustiques, souffla-t-elle. Ce que nous faisons... chaque mot que nous jetons à travers la zone morte est une suture. On recoud ce que l'histoire a déchiré. Mais ils installent de nouveaux capteurs. J'ai vu les boîtes noires, lisses, sans aucune aspérité. Ce monstre froid... s'il arrive jusqu'ici, il filtrera tout. Il tuera le grain de ta voix. Il ne restera que la perfection stérile des données.

— Alors nous devons redevenir sauvages, trancha Jun-ho. Écoute-moi. Parfois, la nuit, je sors du poste. Je marche là où les azalées commencent à fleurir. Elles sont d'un rose si vif qu'on dirait des taches de sang sur le vert sombre de la zone. Je m'assois par terre, et je pose ma main sur le sol froid. Je me dis que la terre, elle, ne connaît pas les fréquences. Elle ne connaît que la pression de nos corps.

La décision fut prise dans l'urgence d'un signal qui vacillait. Seo-yeon quitta son appartement de Séoul, laissant les écrans briller dans le vide, pour rejoindre la lisière de la zone interdite. Elle s'enfonça sous les barbelés, le métal déchirant sa veste, mordant sa peau. Le sang qui perlait sur son bras était chaud, vif, bien plus réel que n'importe quelle image haute définition.

Elle entra dans la brume.

C'était un voile blanc, épais, une membrane entre deux mondes. À l'intérieur, les sons

étaient étouffés. Soudain, une silhouette se dessina dans le blanc laiteux. Une forme grise, immobile. Seo-yeon retint son souffle. Un craquement de branche sous une botte militaire. Une odeur d'azalée écrasée sous le poids d'un pas lourd monta vers elle, âcre et poignante.

Jun-ho fit un pas en avant. La brume se déchira légèrement, révélant ses traits marqués, ses yeux creusés mais brillants d'une intensité sauvage. Leurs doigts ne se touchaient pas encore, mais l'air entre les deux fréquences brûlait d'une substance plus dense que la chair. Leurs cœurs, métronomes de l'instant, battaient à l'unisson.

L'étreinte fut un effondrement. Elle sentit la rudesse de sa vareuse, le froid de ses boutons métalliques, la solidité de ses os. C'était l'architecture d'un homme qui avait survécu à tout pour ce seul instant.

— Tu es réelle, murmura-t-il.

Soudain, un sifflement strident déchira l'air. Un faisceau de lumière crue, chirurgicale, transperça la brume. Le monstre froid les avait trouvés. Des cris d'hommes, des aboiements métalliques. La capture fut brutale. Des gants de cuir noir arrachèrent Seo-yeon à la chaleur de Jun-ho. On les sépara. Le Sud d'un côté, le Nord de l'autre. Une faille tectonique s'ouvrait de nouveau sous leurs pieds.

Des semaines plus tard, Seo-yeon, libérée mais brisée, retourna dans son bureau stérile. Le vieux poste de transmission était là, vestige obsolète dans un monde de fibre optique. Elle s'assit devant la console, l'âme en lambeaux, cherchant une résonance dans le silence absolu imposé par les nouveaux capteurs.

Elle posa ses doigts sur le bouton de réglage en bakélite. Il était froid, d'une inertie de pierre, mais sous la pulpe de son index, elle crut percevoir une vibration résiduelle, un dernier tressaillement de cuivre qui n'appartenait ni au signal, ni à la machine, mais à l'éternité d'un cœur qui refusait de s'éteindre.

Chapitre 4

L'Ombre du Mirador

Le gravier de la piste d'accès ne criait pas, il gémissait. Sous les pneus lourds du K-131, chaque pierre s'écrasait avec une lenteur de supplice, résonnant dans les tempes de Seo-yeon comme un décompte. Elle se tenait debout sur le seuil du poste de transmission, les mains jointes dans le dos pour dissimuler ses doigts qui martelaient le vide. L'air de la DMZ, d'ordinaire chargé de l'odeur sucrée des azalées sauvages, s'était pétrifié. Il sentait l'ozone, le gazole et cette sueur froide qui perle à la racine des cheveux lorsque le destin frappe à la porte.

À l'intérieur, dans le clair-obscur de la salle des machines, le Signal battait encore. Jun-ho était là, une onde fragile suspendue entre deux mondes. Elle venait de couper le potentiomètre, mais les lampes de l'amplificateur pirate, camouflé derrière le rack officiel, dégageaient encore une chaleur coupable. Une chaleur de corps après l'étreinte.

La portière de la jeep claqua avec un bruit de guillotine. Le Colonel Han descendit, suivi de deux lieutenants dont les uniformes amidonnés semblaient faits de métal. Han était un homme de granit. Pour lui, la zone démilitarisée n'était pas un sanctuaire de brume, mais une équation de vecteurs à éradiquer.

Seo-yeon salua, le bras tendu, le cœur cognant si fort contre ses côtes qu'elle craignait qu'ils ne l'entendent. Chaque pulsation était un mot pour Jun-ho. *Reste silencieux. Dors dans le bruit de fond, mon amour.*

— Caporal-chef Seo-yeon, dit Han, ses yeux balayant la structure de béton comme s'il cherchait une fissure où glisser un scalpel. L'état-major signale des anomalies.

Des interférences analogiques persistantes. On dit que ce poste est une relique. Je viens vérifier s'il n'est pas devenu un nid à fantômes.

— Monsieur, ce sont les orages magnétiques sur la crête, articula-t-elle, sa propre voix lui paraissant trop humaine. La friture est habituelle à cette saison.

— La friture ne dessine pas des motifs réguliers, Caporal. Elle ne ressemble pas à un battement de cœur.

Le Colonel entra. Le claquement de ses bottes sur le linoléum jauni sonnait comme une profanation. Seo-yeon le suivit, chaque pas étant une agonie. Han s'arrêta devant la console principale et posa sa main gantée de cuir noir sur le métal froid. Seo-yeon eut un haut-le-cœur ; c'était comme s'il touchait sa propre peau.

— Tout ceci va disparaître, dit-il. La fibre optique arrive, Seo-yeon. Le système Aegis-Eye ne laisse aucune place aux ondes qui s'égareront. Tout sera chiffré, froid, parfait. Le vide absolu pour quiconque n'a pas la clé.

Seo-yeon imagina ce serpent de verre dévorant les murmures de Jun-ho, sectionnant leurs fils invisibles. Si le Signal devenait numérique, comment reconnaîtrait-elle le timbre éraillé de sa voix ?

— Pourquoi ce transformateur est-il si chaud ? demanda soudain le Colonel, pointant la zone où l'équipement pirate était dissimulé.

Le temps se figea. Dans la fente entre deux secondes, Seo-yeon revit le visage de Jun-ho tel qu'elle l'avait imaginé : des yeux profonds, une bouche qui ne demandait qu'à s'ouvrir sur une vérité interdite. Si Han ouvrait ce panneau, elle condamnerait Jun-ho au silence éternel.

— Le matériel lutte pour rester en vie, Monsieur, répondit-elle en se plaçant

physiquement entre le Colonel et la console. J'ai relevé des pics de tension anormaux sur les nouveaux capteurs thermiques du secteur 4. Je pensais que vous voudriez voir les diagnostics avant qu'ils ne grillent.

L'appât de la donnée technique détourna Han. Il plissa les yeux, cherchant la faille dans le regard de Seo-yeon. Elle devint le béton du mirador. Elle devint le fil de fer barbelé.

— Les relevés, dit-il enfin. Faites-moi voir.

Elle tapa des lignes de code absurdes sur l'écran officiel. Pendant que Han étudiait les colonnes de chiffres insignifiants, elle sentit le poids du câble pirate contre son poignet, dissimulé sous sa manche. Le cuivre lui brûlait la peau. C'était une brûlure sacrée.

— Changez ces isolateurs, finit par dire le Colonel en se détournant. Je ne veux plus entendre ces soupirs dans mes rapports. La prochaine fois, je veux que ce poste soit aussi silencieux qu'un tombeau. En attendant la fibre.

Il sortit, son manteau balayant la poussière.

— Vous avez de la chance, Seo-yeon. La brume vous protège. Mais la brume finit toujours par se lever.

Le vrombissement de la jeep s'éloigna, réabsorbé par le silence immense de la DMZ. Seo-yeon s'effondra sur sa chaise, les jambes vidées. Elle ralluma le potentiomètre d'un geste fébrile. La lumière ambrée des lampes revint à la vie. Elle pressa les écouteurs contre son crâne. Au milieu de la friture, elle l'entendit.

— Seo-yeon... ?

— Je suis là, Jun-ho. Ils reviennent. Le monstre de verre arrive.

— J'ai entendu leurs bottes, dit-il, et elle devina ses doigts crispés sur un micro de fortune dans l'ombre d'un bunker oublié. Le sol a tremblé jusqu'ici.

— On ne peut plus rester ainsi. Le cuivre meurt. Le verre ne garde pas la chaleur de la voix.

— Alors il faut se voir. Une fois. Avant que nous ne soyons que deux fantômes dans des machines différentes.

Seo-yeon ferma les yeux. Se rencontrer dans la DMZ, c'était transformer leur amour immatériel en une cible de chair.

— La nuit de la pleine lune, continua-t-il, sa voix vibrant d'une urgence feutrée. Dans le vallon du Poste 42. Là où les caméras ne voient que du blanc. Là où l'herbe est assez haute pour cacher deux cœurs.

— Jun-ho... si on échoue...

— Si on ne le fait pas, nous sommes déjà morts. Je ne veux plus être un bruit blanc. Je veux être une peau.

Elle coupa la communication. L'ombre du mirador s'insinuait dans ses veines. Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elles étaient prêtes à déchirer le métal pour toucher l'humain.

À minuit, elle s'enfonça dans l'épaisseur laiteuse du No Man's Land. Chaque pas était une profanation du silence millimétré de la zone. Ses bottes s'enfonçaient dans un terreau gras, exhalant une odeur de ferraille rouillée et de racines. Elle atteignit la vieille structure de béton, une ruine dévorée par les ronces.

Elle avança à tâtons dans le noir absolu du couloir d'accès. Soudain, sa main rencontra une chaleur. Un tissu rugueux. Une respiration.

Une main large, calleuse, marquée par le froid des montagnes du Nord, se posa sur sa bouche pour sceller leur secret.

— Seo-yeon...

Le murmure n'était pas une onde filtrée. C'était une vibration directe. Elle se tourna vers lui. Dans la lueur verte d'un vieux cadran, elle vit son visage : anguleux, les yeux animés d'une flamme capable de fondre les barbelés.

Elle posa sa main blessée sur sa joue. Le sang séché rencontra la peau de l'autre. Jun-ho frissonna. Il prit sa main, embrassa la paume déchirée. Sa peau était un choc — rude, marquée par le travail manuel, si différente du métal lisse qu'elle touchait quotidiennement.

— Tu es réelle, dit-il d'un souffle brisé.

— Je suis là.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre dans le ventre de la terre. Au-dessus, les radars tournaient, mais ici, la géographie s'était effondrée. Il n'y avait plus de Nord, plus de Sud. Seo-yeon réalisa que tout son savoir technique n'était qu'une préparation pour ce moment. Jun-ho était sa seule vérité.

Le Signal s'était tu. Le corps prenait la parole. Dans cette obscurité humide, Seo-yeon ne se sentait plus déconnectée. Elle était enfin branchée sur la seule source qui comptait : le battement pur d'un cœur contre le sien.

Chapitre 5

La Peau du Son

Le souffle hertzien de la fréquence 144.120 MHz n'était pas un simple bruit pour Seo-yeon. C'était une membrane, une peau électronique qu'elle caressait du bout de ses doigts tremblants dans l'obscurité du poste 88.4. Ici, dans cette verrue de béton nichée au cœur de la zone démilitarisée, le monde moderne de Séoul et ses néons stériles s'effaçaient devant la lueur orangée des lampes à vide. C'était le cœur de la machine, un organe de verre et de tungstène qui battait à l'unisson du sien.

— Jun-ho ? murmura-t-elle.

Sa voix était une offrande jetée dans l'abîme des ondes. Pendant de longues secondes, seule la neige sonore lui répondit. Ce murmure statique, cette pluie de galaxie morte, était leur unique sanctuaire. Puis, une respiration déplaça l'air à des kilomètres de là, capturée par un cuivre oxydé et recrachée dans le creux de son oreille.

— Je suis là, Seo-yeon.

La voix de Jun-ho arriva chargée de parasites, mais elle était pour elle plus limpide que le cristal. Une voix de terre et de fer. À cet instant, les barbelés rouillés et les mines enterrées s'évaporaient. Il ne restait que la vibration ambrée de son existence.

— Ton signal faiblit, dit-elle, la gorge serrée par une angoisse sans nom. La brume étouffe tout.

— La brume est notre alliée, répondit-il d'un ton plus tranchant, dépouillé de sa superbe de soldat. Elle alourdit les ondes pour qu'elles ne s'échappent pas. Elle nous

garde. Mais ils arrivent, Seo-yeon. Ils déroulent des fils fins comme des cheveux d'ange, durs comme le diamant. Le Monstre Froid est là.

Seo-yeon se redressa, le sang se glaçant dans ses veines. La fibre optique. Le passage au numérique n'était pas un progrès, c'était une exécution. Le numérique ne tolérait pas les fantômes ; il découpait le son en morceaux cliniques, amputant la chaleur, la friture, l'humain.

— Ils disent que la communication sera parfaite, continua Jun-ho d'une voix sourde. Mais ils tuent les ombres, Seo-yeon. Et nous sommes des ombres. S'ils enlèvent le grésillement, ils nous enlèvent le droit d'exister dans l'imprécision.

— Pose ta main sur le micro, Jun-ho. S'il te plaît.

Il y eut un frottement sec de plastique contre la chair. Seo-yeon appuya son propre micro contre sa joue. Elle monta le gain de l'amplificateur au maximum. Le sifflement de galaxie devint un rugissement d'océan, mais dessous, tout au fond de la structure granulaire du signal, un rythme apparut.

Boum-boum. Boum-boum.

C'était le cœur de Jun-ho. Le micro, pressé contre sa poitrine, transmettait la pulsation de sa vie. C'était une intrusion sacrée, une télépathie organique. Seo-yeon cala ses propres battements sur les siens. Pendant quelques minutes suspendues, ils ne formèrent qu'un seul organisme vibrant dans le vide de la zone interdite.

— C'est la seule chose qui soit réelle, murmura-t-elle, les yeux noyés de larmes. Ton cœur, Jun-ho, c'est le seul signal qui compte.

— On n'a plus beaucoup de temps, reprit-il. J'entends les pelleteuses. Elles creusent la tombe de notre signal. Bientôt, je ne serai plus qu'une voix dans ta tête. Si je ne peux

plus t'entendre, je crains de disparaître, de m'effacer comme une image trop exposée à la lumière.

L'urgence de ses paroles serra le cœur de Seo-yeon comme un étai. Chaque mètre de fibre optique posé dans la boue était un clou de plus dans le cercueil de leur amour. Elle s'approcha de la console, le visage collé aux cadrans.

— Jun-ho, on va se voir. Pas à travers ce métal. Pour de vrai.

Le silence qui suivit fut si dense qu'elle crut la connexion rompue.

— C'est la mort, Seo-yeon. Les nouveaux capteurs voient la chaleur d'un lièvre à un kilomètre. Ils nous verront comme deux taches rouges dans le gris. Ils tireront.

— Alors nous serons deux taches rouges qui se rejoignent avant de s'éteindre, répliqua-t-elle avec une noblesse sauvage. Préfères-tu mourir lentement de silence, un jour après l'autre, en écoutant le vide numérique nous séparer ?

Elle l'entendit déglutir. Le son était si proche qu'elle crut sentir l'humidité de sa gorge.

— Demain soir, dit-il enfin. Quand la brume sera assez épaisse pour cacher nos âmes, je viendrai. Je t'attendrai là où la rivière fait un coude, sous le pont de bois brisé. Là où le son ne voyage plus.

Seo-yeon coupa le contact. Le loquet du poste 88.4 retomba avec un claquement de métal qui résonna dans sa poitrine. Elle quitta son utérus technologique pour naître à nouveau dans un monde de fer barbelé. L'haleine de la DMZ la frappa : une vapeur épaisse, saturée de terre en décomposition et de sève amère. Sans le casque, le silence était assourdissant.

Elle s'enfonça dans le repli de terrain, s'éloignant des sentiers. Les ronces s'enroulaient autour des fils de fer avec une ferveur érotique. Elle n'était plus une technicienne naviguant dans l'immatériel ; elle redevenait de la chair, de la sueur, une anomalie organique dans la géopolitique du froid.

Elle s'arrêta au point zéro. Le silence se fit total, oppressant. Elle n'entendait plus que son propre sang cogner contre ses tempes. *Boum-boum.*

Une silhouette se dessina lentement à travers le rideau de vapeur. Une forme sombre, anguleuse. L'ombre fit un pas, puis un autre. La distance n'était plus faite de kilomètres de câbles, mais de quelques mètres de terre minée. Quand il fut assez près, elle vit ses mains, abîmées par le froid, trembler. Ce détail l'humanisa plus que tout. Jun-ho avait peur de la réalité.

Seo-yeon tendit la main. Ses doigts rencontrèrent la laine rugueuse d'un vieil uniforme, et dessous, la chaleur émanante d'un corps. Elle glissa ses mains jusqu'au cou. Le contact fut un choc thermique. Ce n'était plus le frisson d'un signal ajusté, c'était une décharge de réalité brute. Sa peau était chaude, moite, vivante. Elle sentit le tressaillement d'une artère.

Jun-ho encadra le visage de Seo-yeon. Ses paumes étaient calleuses, marquées par le travail forcé, mais d'une tendresse infinie. Il vérifiait chaque ligne de son visage comme s'il apprenait un nouvel alphabet : celui de la chair.

— Tu es... réelle, dit-il.

Sa voix, dépouillée de la friture, résonna directement dans la poitrine de Seo-yeon. Elle s'approcha encore, sentant l'odeur de la fumée de bois et du tabac bon marché qui imprégnait ses vêtements. Ils ne s'embrassèrent pas tout de suite. Ils se contentèrent de respirer l'un contre l'autre, synchronisant leurs battements, transformant la DMZ en une symphonie privée.

Ils étaient deux points rouges sur un écran de surveillance, protégés par l'épaisseur des feuillages. Jun-ho l'attira contre lui avec une force qui disait tout son désespoir. Elle sentit la rugosité du coton contre sa joue, le froid de sa boucle de ceinture contre son ventre, et cette odeur de forêt sauvage.

— Demain, le signal sera différent, murmura-t-il.

— Je sais. Ils installent les câbles de verre. Tout sera parfait et silencieux.

— Alors c'est notre dernière fois ?

Elle prit ses mains et les porta à ses lèvres, sentant le sel sur sa peau.

— Non. Ils peuvent supprimer la friture, mais on a appris à s'entendre au-delà du son. Je te retrouverai dans chaque bug du système. Chaque fois que le monde sera trop numérique, je chercherai ta chaleur.

Il l'embrassa alors, un baiser qui avait le goût de la terre et de la rébellion. Un acte de guerre hurlé au milieu du silence des miradors. Lorsqu'ils se séparèrent, l'aube teintait la brume d'un bleu électrique. Il fallait redevenir des ombres.

Seo-yeon regarda la brume se refermer sur lui. Elle repartit vers le Sud, vers son monde de bruits vides, mais elle emportait la vérité de la chair. Le Monstre Froid pouvait tendre ses fils de verre ; il ne trouverait jamais ce qu'ils avaient partagé. Entre les zéros et les uns de la technologie parfaite, il resterait toujours cet interstice sacré, cette faille où deux cœurs avaient appris à battre à l'unisson.

Chapitre 6

Le Monstre de Verre

Le poste de transmission 402 n'était pas seulement un bloc de béton gris dévoré par le lierre et l'humidité ; c'était un poumon de métal rouillé qui respirait au rythme des ondes courtes, exhalant une chaleur électrique et cette odeur d'ozone qui colle à la peau comme une seconde sueur. Pour Seo-yeon, cet endroit était le seul centimètre carré de la péninsule où la frontière n'était pas une balafre, mais une couture fragile faite de fils de cuivre torsadés et de silences habités.

Ce matin-là, la brume de la DMZ rampait contre les vitres blindées, opaque et laiteuse, comme si la nature elle-même tentait de masquer l'inéluctable. Seo-yeon posa ses mains sur la console. Elle regarda ses doigts tachés de graisse de moteur, vestiges d'un monde qu'on enterrait sous ses pieds. Elle n'appartenait plus au centre de commande ; elle était une interférence, une anomalie organique dans un réseau qui se voulait bientôt parfait.

Le bruit des bottes du capitaine Han sur le ciment sonna comme une sentence. Il ne portait pas sa nonchalance habituelle, mais un dossier bleu dont le coin corné semblait pointer le cœur de Seo-yeon.

« On modernise, Seo-yeon, » dit-il, sa voix résonnant contre les murs suintants. « Les ordres viennent du haut. Le plan "Signal Pur". On enterre le cuivre. »

Elle ne répondit pas. Ses doigts se crispèrent sur un bouton de réglage en bakélite usée. Le mot « modernise » lui fit l'effet d'une lame de rasoir glissée sous la langue.

« Quarante-huit heures, » continua-t-il en tapotant la carcasse de la radio avec un

mépris affectueux. « On installe la silice. Une liaison numérique cryptée. Fini la friture, fini les interférences. Ce vieux monstre va à la casse. On passe au verre, Seo-yeon. C'est propre, c'est rapide, et surtout... c'est imperméable. »

Imperméable. Le mot resta suspendu dans l'air saturé. Pour l'état-major, c'était une victoire technologique. Pour elle, c'était une exécution. La fibre optique n'était pas un progrès ; c'était un mur de transparence impitoyable, un vide stérile où aucune voix interdite ne pourrait plus jamais s'égarer. La "faille", ce petit miracle d'ingénierie obsolète qui permettait à leurs fréquences de se chevaucher, allait être colmatée par une lumière chirurgicale.

Une fois seule, Seo-yeon s'effondra sur son siège. Une percussion sourde frappa sa gorge, une arythmie qui semblait vouloir briser ses côtes. Elle imagina ce filament de verre rampant sous la terre, serpentant entre les mines et les racines des azalées. Un câble froid qui ne transportait plus des émotions, mais des octets. Des zéros et des uns. Rien entre les deux. Pas de place pour le souffle de Jun-ho.

Elle ajusta les curseurs avec une urgence fébrile. Le signal analogique était une bête sauvage qu'il fallait flatter dans les replis de la fréquence.

« Jun-ho ? » chuchota-t-elle, sa voix étranglée. « Jun-ho, est-ce que tu m'entends ? »

À travers la friture, une pulsation. Un craquement sec, puis une respiration. Ce n'était pas un son ordinaire ; c'était celui d'un homme qui retient son existence entre ses dents.

« Seo-yeon... »

Le nom flotta, porté par une onde vacillante. Le martèlement du sang contre les tympanes de Seo-yeon s'intensifia.

« Il y a des camions, » dit-il, sa voix hachée par les parasites. « Ils disent que le ciel va devenir silencieux. »

« Ils installent la fibre, » expliqua-t-elle, les mots lui écorchant la gorge. « Une fois qu'ils auront branché leurs câbles de verre, nous ne serons plus que des fantômes sans fréquence. La faille sera fermée. »

Un long silence s'ensuivit, seulement troublé par le bourdonnement des transformateurs qui semblaient pleurer leur propre fin.

« Si je ne peux plus t'entendre, » murmura Jun-ho, et sa voix parut si proche qu'elle crut sentir sa chaleur sur sa nuque, « je vais disparaître. Mon corps n'est fait que de tes mots. »

« Non ! » Elle frappa la console du poing. « Il nous reste peu de temps. Avant qu'ils ne coupent tout, avant que le néant transparent ne dévore nos voix... il faut qu'on se voie. Pas avec les oreilles. Avec la peau. »

Le grésillement se fit plus intense, comme si l'atmosphère protestait. Traverser la DMZ était un suicide, un marchepied vers le cimetière des rêves.

« C'est la mort, Seo-yeon. »

« On est déjà morts si on reste derrière ce verre froid, » rétorqua-t-elle, des larmes brûlantes roulant enfin sur ses joues. « Je préfère finir dans la boue que de vivre cinquante ans dans un monde où ta voix n'est plus qu'un souvenir électrique. »

Le rendez-vous fut scellé dans un souffle : le vieux saule, là où les branches touchent les barbelés, à l'heure où la brume est une armure. Soudain, un bruit strident déchira la communication. Une impulsion numérique, brute et brutale. Puis, le silence. Un silence plat. Un silence de verre.

Seo-yeon retira son casque. Elle quitta la pièce, laissant derrière elle le ronronnement mourant du vingtième siècle. Dehors, les techniciens déchargeaient des rouleaux de câbles noirs et brillants. Ils ressemblaient à des fossoyeurs de luxe. Elle s'enfonça dans la brume, son cœur battant la mesure d'une marche qui était, en réalité, son premier cri.

La zone neutre l'absorba. Ses doigts gantés de laine effleurèrent les mailles du grillage, et le métal rouillé picota sa peau comme une décharge de réalité brute. Elle avançait dans une membrane laiteuse, une peau spongieuse qui absorbait les secrets. Derrière elle, la "fluidité" et la "latence zéro" ; devant elle, la vérité organique de la terre.

Elle vit la silhouette. Ce n'était pas une image pixelisée, c'était une déchirure dans le voile de la brume. Jun-ho se tenait là, une densité d'ombre plus sombre que la nuit. Le choc ne fut pas visuel ; il fut sismique.

Ils firent le dernier pas. Le silence de la DMZ devint le seul témoin de leur sacrilège. Seo-yeon sentit l'odeur de l'homme : un mélange de terre humide, de tabac froid et de peau réelle. Une odeur que nulle fibre optique ne pourrait jamais coder.

Leurs mains se touchèrent.

Ce n'était pas une étincelle, mais une brûlure lente. Le contact de sa paume rugueuse contre la sienne fut la fermeture d'un circuit resté ouvert trop longtemps. C'était là, sous cet os de la tempe qu'il effleura enfin, que sa voix avait résonné pendant quinze ans. Le contact était plus bruyant que tous les grésillements de la terre.

« Seo-yeon, » dit-il. C'était une voix de chair, sans filtre, vibrant directement dans l'air froid.

« Le verre arrive, Jun-ho, » murmura-t-elle contre son torse. « Ils veulent une frontière propre. Ils veulent transformer notre amour en une suite de zéros et de uns. »

Il resserra son étreinte. Sa veste sentait la pluie et la solitude. « Ils arrivent trop tard. Ils peuvent remplacer le métal par de la silice, ils ne pourront jamais effacer ce que nous avons gravé dans la terre. »

Au loin, le bourdonnement d'une foreuse déchira l'obscurité. Le monstre de verre creusait son chemin, dévorant le passé pour installer un futur sans aspérités. Mais dans cette clairière d'azalées écrasées, le temps appartenait encore à l'ancien monde.

« On ne retournera pas en arrière, » dit-elle dans un souffle.

Jun-ho posa sa main sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux humides. « Si nous restons, nous sommes des signaux éteints. Si nous partons, nous sommes des proies. Mais nous serons des proies qui se tiennent la main. »

Ils s'enfoncèrent plus profondément dans la brume, là où les barbelés s'inclinaient sous le poids du lierre. Derrière eux, le poste 402 et ses fils de cuivre ne laissaient que des fréquences mortes. L'amour de Seo-yeon et Jun-ho n'était plus une onde ; c'était une vibration de sang et de terre, une impulsion que nulle technologie, aussi parfaite soit-elle, ne pourrait jamais intercepter.

Le signal était coupé. L'ère du silence commençait, et dans l'ombre de la zone interdite, deux cœurs s'offraient enfin au vacarme assourdissant de la vie.

Chapitre 7

Le Chant du Cygne

Le silence n'était plus le même. Sur le pupitre de Seo-yeon, l'aiguille du vieux cadran analogique, qui oscillait autrefois avec la souplesse d'un cœur vivant, venait de se figer contre la butée. À sa place, des diodes d'un bleu chirurgical s'allumèrent, annonçant l'activation de la fibre optique. Ce n'était pas seulement un progrès technique ; c'était une exécution. La fibre ne transportait pas de soupirs, elle découpait l'âme en paquets binaires, hachant l'humanité jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une transparence glacée. Le bourdonnement des serveurs avait dévoré les derniers fantômes de la friture, et avec eux, la voix de Jun-ho.

Seo-yeon pressa son casque contre ses oreilles jusqu'à se marquer la peau.

— Jun-ho ? murmura-t-elle.

Rien. Juste une absence plate, sans grain, sans souffle. Le zéro absolu.

À quelques kilomètres de là, de l'autre côté des barbelés, Jun-ho fixait son micro de fer rouillé. L'humidité de la DMZ lui collait à la peau, une sueur froide mêlée à la condensation des vieux tuyaux de cuivre. Il tourna le bouton de bakélite avec une précision désespérée, mais son poste de transmission n'était plus qu'une carcasse inutile. Le signal s'était effiloché, ne laissant derrière lui qu'un craquement de glace pilée. Il comprit que le pont invisible qu'ils avaient bâti pendant quinze ans venait de s'effondrer sous le poids de la lumière artificielle.

L'urgence se mua en une résolution organique. Seo-yeon retira sa blouse de technicienne, révélant ses vêtements sombres, couleur de terre et de brouillard. Elle

ne pouvait plus attendre que les ondes la sauvent. Elle sortit du bunker, frappée au visage par l'air de la zone neutre, un mélange d'ozone et de senteurs sauvages. Au loin, les projecteurs des miradors balayaient la brume, cherchant à percer le secret de la nuit. Elle s'enfonça dans les hautes herbes, là où le fer commençait à murmurer sous le vent, là où la machine cessait enfin de comprendre.

Jun-ho s'était lui aussi extirpé de son trou. Il rampait dans les fougères, le souffle court, ses poumons brûlant sous l'effort. Pour lui, chaque mètre était une trahison, mais l'idée de mourir dans ce silence binaire était pire que la sentence des hommes.

Ils se rejoignirent dans le Ravin des Azalées, un creux de terrain où les capteurs thermiques s'affolaient à cause des sources d'eau chaude. La brume y était si dense qu'elle semblait solide, un mur de coton humide qui étouffait les sons. Seo-yeon s'arrêta. Elle ne voyait qu'une ombre, mais elle percevait une chaleur irradiant de l'obscurité.

— Jun-ho ?

Le mot fut à peine un souffle. Jun-ho se redressa. Ils firent les derniers pas, leurs mouvements ralentis par le poids de quinze années d'attente. Quand il tendit la main, ses doigts effleurèrent la manche du manteau de Seo-yeon. Le contact du tissu fut une décharge. Il fit glisser ses doigts jusqu'à son poignet, là où la peau est fine. Son cœur n'était plus qu'une impulsion basse, une onde de choc que seul son corps à lui pouvait capter.

Ils ne parlèrent pas. Leurs voix, si agiles sur les ondes, mouraient dans leurs gorges au contact de l'air libre. L'essentiel se passait désormais dans le silence tactile. Seo-yeon emprisonna les mains calleuses de Jun-ho contre sa poitrine. Elle voulait qu'il sente ce métronome de chair, ce rythme irrégulier et magnifique qu'aucune fibre optique ne pourrait jamais numériser. Leurs fronts se touchèrent, partageant le même air, leurs respirations se mêlant dans la brume froide. C'était une reconnaissance

atomique.

Soudain, un projecteur balaya le muret de pierre derrière lequel ils se terraient. La lumière fut si vive qu'elle perça leurs paupières closes, inondant leur intimité d'un blanc électrique. Le ronronnement d'un drone déchira le silence protecteur.

— Il faut que tu partes, souffla Jun-ho, sa voix n'étant plus qu'un frisson.

— Je t'entendrai toujours, répondit-elle.

Elle se détacha de lui, la sensation de l'arrachement étant une douleur physique. Elle recula dans l'ombre, tandis que Jun-ho se fondait de nouveau dans le voile laiteux.

Seo-yeon courut vers le Sud, trébuchant sur les racines, tandis que derrière elle, la DMZ reprenait son visage de fer. Le signal analogique était bel et bien mort, remplacé par une perfection technologique stérile. Mais alors qu'elle franchissait le dernier poste de contrôle sous l'œil indifférent des scanners, elle porta la main à son cœur. Elle ne sentait pas seulement ses propres battements. Elle sentait une résonance, une vibration sourde qui traversait le sol et les barbelés.

Le Signal n'était plus une onde, il était devenu une identité. Tant qu'un battement persisterait dans cette zone morte, entre le verre et le fer, leur dialogue continuerait. Le chant du cygne n'était pas une fin ; c'était le prélude d'un cri qu'aucun câble, aussi rapide soit-il, ne pourrait jamais étouffer. Dans le silence absolu de la nuit coréenne, ils étaient enfin synchronisés.

Chapitre 8

La Géographie du Risque

Le silence de la DMZ n'est jamais une absence de bruit. C'est une superposition de strates, un mille-feuille d'hostilités bruyantes : le craquement d'une branche sous le poids d'un oiseau trop lourd, le sifflement du vent dans les fils de fer barbelés qui agissent comme les cordes d'une harpe désaccordée, et ce bourdonnement électrique, omniprésent, qui émane des projecteurs.

Dans le poste de transmission, l'air était saturé d'une odeur de poussière chauffée et d'ozone. Seo-yeon pressait ses écouteurs contre ses tempes, si fort que le plastique laissait des marques rouges sur sa peau diaphane. Elle cherchait à s'extraire de la modernité clinique de Séoul pour ne plus être qu'une oreille tendue vers l'invisible.

De l'autre côté du voile de friture, la voix de Jun-ho monta. C'était une voix de terre et de fer, habitée par des parasites.

— Seo-yeon... Tu m'entends toujours ?

— Je t'entends, Jun-ho. Je t'écoute avec chaque pore de ma peau.

Elle sentait ses propres battements de cœur, un rythme syncopé, une batterie de survie. Elle savait que le temps s'effiloçait. Au centre de commandement, on installait déjà la fibre optique. Le monstre froid. Un fil de verre, stérile, où aucune émotion ne pourrait plus s'accrocher. Si le signal devenait numérique, Jun-ho cesserait d'être une vibration humaine pour devenir une suite de zéros et de uns.

— Le brouillard est tombé sur le secteur 4, murmura Jun-ho. C'est le manteau des

fantômes. Il nous cache. Si nous attendons que les nouveaux câbles soient posés, nous serons murés vivants. Je ne veux pas être un souvenir dans une machine. Je veux que tu saches que ma chaleur existe.

Seo-yeon visualisait le paysage qu'il décrivait, cette carte de la mort qu'il avait transformée en chemin de vie.

— À huit cents mètres au nord du poste 21, là où la clôture s'affaisse, il y a un repli, continua-t-il. Les herbes y sont sombres, presque noires. C'est là que commence le passage. Ne coupe jamais par le centre du vallon. Le sol y est gorgé de fer et de trahison. J'ai donné des noms aux mines pour ne plus en avoir peur. Il y a la « Dormeuse » près du rocher fendu, et les « Sœurs Jumelles » sous l'azalée sauvage.

Seo-yeon laissa une larme mourir sur sa lèvre, goûtant le sel de sa propre peur.

— Le rendez-vous est au vieux tunnel d'irrigation, reprit-il. Sous le pont de la rivière sans nom. Dans deux jours. La nuit où les capteurs thermiques ne liront plus que des fantômes.

La connexion grésilla violemment. Un cri de métal déchiré. Seo-yeon luttait contre les boutons de réglage, les doigts tremblants sur le bakélite froid.

— Jun-ho ?

— ...souviens-toi de l'azalée... le chemin... entre les dents de fer...

Puis, le silence. Un vrai silence de coupure.

Seo-yeon retira son casque. Elle ne voyait pas Jun-ho, mais elle sentait sa présence, une vibration résiduelle. Elle commença à rassembler ses affaires avec une détermination méthodique. Elle masqua le verre de sa lampe de poche avec du ruban

adhésif noir, ne laissant qu'un filet de lumière. Elle n'était plus la femme déconnectée du monde ; elle était devenue la cible d'une trajectoire inévitable.

Quarante-huit heures plus tard, elle s'enfonçait dans la boue grasse de la zone démilitarisée. Chaque pas était une rupture nette avec sa sécurité stérile. L'air sentait le soufre et cette odeur métallique de barbelés mouillés qui saturait l'atmosphère. Elle n'était plus une opératrice ; elle était une pulsation errante dans un labyrinthe.

À quelques centaines de mètres, tapi sous une saillie rocheuse, Jun-ho l'attendait. Sous ses doigts calleux, il sentait les vibrations du sol. Pour lui, la géographie du risque était une chorégraphie apprise dans la poussière.

Seo-yeon s'arrêta devant un rideau de ronces artificielles. Une épine de fer écorcha sa paume. Une goutte de sang tomba. Un pacte venait d'être scellé. Soudain, un craquement. Elle se figea, les poumons brûlants. Son oreille filtra les sons. Le vent. Le cri d'un oiseau. Et puis, un rythme régulier qui n'était pas le sien.

À dix mètres d'elle, une silhouette se découpa dans l'opacité blanche.

— Jun-ho ?

— Je suis là.

Ce n'était plus la voix filtrée par les circuits. C'était une voix organique, profonde. Jun-ho fit un pas hors de l'ombre. Il était marqué par une résilience qui touchait à la sainteté. Ils étaient là, à l'endroit exact où la mort était la plus probable, et pourtant, ils n'avaient jamais été aussi vivants.

Jun-ho tendit sa main, paume ouverte vers le ciel. Leurs doigts se frôlèrent. Une décharge de vérité pure. Il n'y avait plus que la chaleur de la peau et le souffle court.

— Vite, murmura-t-il en l'entraînant vers une grange en ruine. Une patrouille suit la ligne de crête.

Ils s'engouffrèrent dans l'ombre des poutres calcinées. Dehors, un faisceau de projecteur balaya le mur extérieur, filtrant à travers les lattes de bois en lames de lumière blanche. Jun-ho la pressa contre lui. Son uniforme sentait la suie et le tabac de mauvaise qualité.

— Regarde-moi, dit-il, le souffle haché contre sa tempe. Encore. Je veux que ton visage devienne mon seul signal avant que l'aube ne nous traque.

Ils ne s'étaient jamais dit "Je t'aime". Le mot était trop civilisé pour l'urgence qui les habitait. Leur amour était une résistance. Seo-yeon ancra ses doigts dans la rudesse de sa veste, cherchant les cicatrices de ses mains, cette cartographie de souffrance qu'il n'avait pu décrire.

Soudain, le vrombissement lointain d'un moteur de jeep fit vibrer le sol. Jun-ho resserra sa prise, son cœur cognant contre celui de Seo-yeon dans une fusion organique.

— Le Signal... commença-t-elle.

— Chut. Écoute-moi. Le monstre froid est dehors, mais ici, il n'y a plus de géographie. Il n'y a que nous.

Il approcha ses lèvres des siennes. Ce baiser ne fut pas une explosion, mais une lente suture. Il avait le goût des larmes et du fer. Les non-dits de quinze ans s'évaporèrent, remplacés par une certitude viscérale : ils étaient la seule chose réelle dans un pays de fantômes.

Une sirène de patrouille déchira le silence au loin. Jun-ho se redressa, les muscles

tendus, mais il ne lâcha pas sa main. Le risque n'était plus une statistique, c'était leur foyer.

— On y va, murmura-t-il. Ne regarde jamais en arrière. Si tu entends le clic du métal, ne lâche pas ma main. Si on doit sauter, on sautera ensemble.

Ils firent le premier pas vers l'interstice, là où les azalées sauvages dévoraient les ruines. Dehors, les techniciens terminaient de dérouler la fibre optique, ce serpent de verre noir incapable de comprendre la chaleur humaine qui s'apprêtait à le défier.

Le Signal ne grésillait plus. Il était devenu une présence physique, une brûlure sur les lèvres. Dans la géographie du risque, ils avaient enfin trouvé leur seul territoire sûr : l'un l'autre. Le chapitre de la voix s'était éteint. Le poème de la chair commençait, écrit dans l'humidité des tunnels et le parfum des azalées, là où les mines dorment et où les amants s'éveillent enfin.

Chapitre 9

L'Invasion Thermique

Le silence n'était plus le même. Jusqu'alors, dans les replis brumeux de la Zone Démilitarisée, il était une nappe de velours mouillé, une absence de cris humains qui permettait à la nature de reprendre ses droits dans un fracas végétal. Mais aujourd'hui, Seo-yeon sentait une fréquence parasite qui n'appartenait ni au vent, ni au bruissement des azalées sauvages. C'était un bourdonnement sec, une vigilance de verre qui lui griffait la nuque.

Le Monstre Froid s'installait, imposant l'indifférence du silicium sur la terre meurtrie.

Dans son poste de transmission niché dans la mousse, Seo-yeon fixait ses cadrans. Chaque seconde qui les rapprochait de l'allumage définitif des nouveaux processeurs était un ongle de fer qui griffait sa peau. À l'extérieur, des yeux de silice, insensibles à la poésie de la brume, s'apprêtaient à déceler la chaleur d'un sang qui bat, la vapeur d'un souffle, l'irradiante présence d'un cœur qui refuse de se taire.

Elle pressa ses écouteurs contre ses oreilles. Ses doigts étaient glacés, mais ses tempes brûlaient.

— Jun-ho... murmura-t-elle. Est-ce que tu sens ce froid qui s'installe dans les câbles ?

À des kilomètres de là, Jun-ho était accroupi dans l'ombre d'un tunnel humide. Devant lui, le vieux récepteur grésillait. Le signal de Seo-yeon lui parvint, fragile comme le battement d'aile d'un oiseau pris dans un orage de fer.

— Je t'entends, répondit-il d'une voix rauque. Ils ont posé les boîtiers gris sur la

colline 402. L'œil de silice est ouvert, Seo-yeon. Si nous aimons trop fort, les machines le verront.

Il y eut un rire amer dans sa gorge. Pour Jun-ho, l'intelligence de ces capteurs n'était qu'une infirmité. La véritable architecture de leurs cœurs s'était construite sur un pont de fréquences interdites.

— La fibre optique est un tunnel de verre mort, continua-t-elle, une larme roulant sur sa joue. On ne pourra plus tricher avec le Signal. On devient des spectres, Jun-ho. Si la machine ne capte plus notre chaleur, est-ce qu'on existe encore ?

Le silence qui suivit fut lourd de quinze ans de non-dits.

— J'existe parce que je t'écoute, répondit enfin Jun-ho. Si tu te tais, je disparaïs.

Soudain, un sifflement aigu déchira l'atmosphère. Les techniciens sur la crête calibraient les capteurs, transformant le monde en une grille de pixels bleutés. Seo-yeon comprit que l'Invasion Thermique n'était pas une simple surveillance, mais une amputation. Elle ne pouvait plus rester derrière ce mur de métal.

Elle quitta la cabine, s'enfonçant dans la brume. Elle marchait si lentement que son sang semblait vouloir s'arrêter pour tromper la vigilance des tours. Elle n'était plus une opératrice, elle était une onde sismique de peur et de désir traversant le no man's land.

Lorsqu'elle atteignit le vieux bunker, l'ombre de Jun-ho l'attendait. Il n'était plus une vibration radio, mais une présence massive, une déchirure dans le rideau de la réalité. Le temps se dilata. Ils ne parlèrent pas. Dans ce sanctuaire de béton armé, les mots n'étaient plus que du bruit inutile.

Elle sentit la pression de ses doigts sur sa nuque, une main calleuse qui tremblait

contre sa peau. Ce premier contact physique fut un court-circuit, une déflagration organique qui rendit soudainement dérisoire toute la technologie du siècle. Jun-ho la serra contre lui, son visage s'enfouissant dans son cou. Ils étaient deux cibles thermiques fusionnant pour n'être plus qu'une seule anomalie incandescente.

Ses mains à lui apprenaient la géométrie sacrée de leurs souffles, traçant sur son dos une carte de tendresse désespérée. Il n'y avait plus de Sud, plus de Nord, seulement cette urgence de la chair qui vengeait les années de vide. Leurs cœurs battaient à l'unisson, un métronome sauvage qui défiait le sifflement électrique des processeurs au-dessus de leurs têtes.

Dans l'obscurité du bunker, ils étaient les derniers gardiens d'un monde où la chaleur était encore un secret. Ils s'aimèrent avec la ferveur des condamnés, chaque caresse étant une insurrection contre l'indifférence du silicium. La peau de Jun-ho, brûlée par le sel et le vent, rencontrait la douceur de Seo-yeon dans un fracas silencieux. Ils étaient deux cœurs battants au centre exact de la zone de mort, une rébellion biologique que les drones ne pourraient jamais totalement coder.

Le signal s'était tu. Les ondes s'étaient retirées, laissant place à la marée rouge et silencieuse du sang.

Chapitre 10

Le Serment de Brume

Le grésillement était une peau. Une membrane de friture électrique, rugueuse et chaude, qui séparait deux mondes tout en restant le seul point de suture capable de les maintenir ensemble. Dans l'obscurité de son petit poste de transmission, niché dans un repli oublié de la zone sud, Seo-yeon fermait les yeux. Ses doigts caressaient la bakélite du récepteur comme on effleure la joue d'un amant endormi.

Dehors, la DMZ respirait. Un souffle lourd, chargé d'humidité et du parfum entêtant des azalées sauvages qui s'acharnaient à fleurir entre les mines. Mais ici, le temps n'était plus une ligne droite. Il était une fréquence. La 440.12 Hz.

— Jun-ho...

Le silence qui suivit fut plus dense que le bruit de fond. Une présence invisible qui traversait les barbelés et les siècles de haine. Puis, une respiration. Un son rauque, porté par une volonté qui défiait la physique.

— Je suis là.

Sa voix n'était plus un son, mais une résonance osseuse. Pour Seo-yeon, Jun-ho n'était pas un signal, mais un battement de cœur synchronisé au sien. Elle imaginait ses mains, marquées par le froid, serrant un combiné de fer.

— Ils installent les câbles, Jun-ho. La fibre optique. Un signal pur. Propre.

— Un signal mort, répondit-il.

Le "monstre froid" arrivait. Une technologie de verre et de lumière glacée qui allait sceller leur isolement plus sûrement que n'importe quel mur. Le passage au numérique marquait la fin de leur clandestinité hertzienne. La fibre ne tolérait pas les parasites, pas ces dérives où deux âmes pouvaient se rejoindre dans l'entre-deux.

— Sans ta voix, je n'existe plus — une ombre parmi les ombres de Séoul — je redeviendrai un fantôme. Tu es ma seule vérité.

— Écoute-moi. La brume descend de la montagne. Épaisse. Elle dévore les miradors. Elle est notre seule alliée.

Elle sentit son sang cogner contre ses tempes. C'était une invitation au suicide.

— Tu parles de... la rencontre ?

— Plus de signal, Seo-yeon. Un corps. Je veux que mes mains sachent. Sentir ton souffle. Plutôt mourir que d'écouter ton absence.

— Quand ?

— Vendredi. Trois heures. La garde change. Derrière le poste 212. Là où les azalées sont les plus hautes.

Seo-yeon connaissait l'endroit. Un no man's land protégé par des falaises de schiste. Elle posa sa main sur le haut-parleur, cherchant la chaleur de son torse à travers le métal. La peur lui tordait l'estomac, mais sous la peur, il y avait ce vide urbain qui l'asphyxiait.

— Je porterai mon manteau bleu. Pour que tu me reconnaises.

— Je te reconnaîtrais dans le noir absolu. Tu es la fréquence que mon âme connaît par cœur.

Le lien grésilla. Une interférence. Ils retinrent leur souffle à l'unisson. Pendant une minute, ils ne furent que deux respirations mêlées, défiant les idéologies par un fil de cuivre vieux de trente ans. Jun-ho n'était pas l'ennemi. Il était le miroir de sa propre faille.

— Tu as peur ? demanda-t-il, sa voix comme du papier de verre.

— Peur que la fibre arrive avant moi. Peur que tu ne sois qu'une voix inventée pour ne pas devenir folle.

— Je suis de chair. Et de douleur. Vendredi, je serai libre. Pour cinq minutes ou pour l'éternité.

Le monstre froid pouvait bien déployer ses capteurs ; il ne pourrait jamais capter l'immatériel de cet instant.

— Vendredi, trois heures, répéta-t-elle.

— Vendredi, trois heures.

Le signal vacilla. Une onde agressive déchira l'intimité de la fréquence.

— Je dois couper. Les projecteurs approchent.

— Je t'aime.

Le mot fut lâché comme un poids mort. Une déclaration de guerre contre la réalité. Il n'y eut pas de réponse en mots. Juste trois brefs clics sur le microphone.

Moi-aus-si.

Puis, le vide.

Seo-yeon resta immobile, écoutant le chaos de l'électricité statique. Ses propres battements de cœur étaient devenus des parasites. Elle s'approcha de la fenêtre barrée. Dehors, la brume commençait à se lever. Un voile. Une promesse. Elle posa son front contre la vitre glacée. Elle n'était plus une technicienne solitaire. Elle était une fugitive du destin.

Quarante-huit heures à écouter le silence. À le décortiquer. Le tic-tac de sa montre marquait les secondes comme des gouttes de sang.

La nuit dite, elle rampa dans la boue. La fange n'était plus une souillure, mais un baptême. L'humidité traversait ses vêtements, cherchant à refroidir la lave qui bouillonnait dans sa poitrine. — Un pas de plus. Une main devant l'autre. — Elle s'arrêta, une mèche collée contre sa tempe. Un craquement. Le silence qui suivit fut plus terrifiant qu'une déflagration.

Elle atteignit les barbelés. La rouille lacérait le voile de brume. Elle resta à genoux, respirant l'odeur de fer oxydé et de terre mouillée. C'est alors qu'elle le sentit. Une modification de la densité de l'air. Une ombre plus sombre que la nuit se solidifia.

— Jun-ho ?

— Seo-yeon...

Sa voix était une déchirure. Les barbelés grinçèrent — un cri de métal — et ils se figèrent, attendant la rafale. Mais la brume les enveloppait. Jun-ho passa lentement sa main à travers un interstice. Ses doigts étaient calleux, marqués par le froid. Seo-yeon avança la sienne.

Leurs doigts s'effleurèrent.

L'impact fut sismique. Ce premier contact fut le rétablissement d'un circuit rompu depuis la naissance du monde. Seo-yeon sentit la rugosité de sa peau, la force et la vulnérabilité. Ce n'était pas la perfection, c'était la réalité. Jun-ho referma ses doigts sur les siens. Il serra, assez pour se convaincre qu'elle n'était pas une hallucination. Il pleurait sans bruit. Le contact de cette main vivante était la preuve qu'il existait.

Ils restèrent ainsi, entrelacés à travers le fer, les visages séparés par quelques centimètres de haine politique. Les mots étaient inutiles. Tout ce qu'ils s'étaient dit pendant quinze ans n'était que le prélude à cette brièveté suspendue. Ils se parlaient avec leurs poulx.

Un projecteur déchira la brume au loin, lame blanche cherchant des coupables. Le faisceau balaya les barbelés. Ils ne lâchèrent pas. Ils serrèrent plus fort, prêts à être pétrifiés ensemble. La lumière passa.

— N'oublie jamais, murmura-t-il, la poitrine contre le métal. Le monstre froid peut venir. Ils peuvent couper les câbles. Mais ils n'effaceront pas ce que ma peau sait de la tienne.

L'aube commença à effiloche le gris opalin. La douleur de la séparation fut une amputation immédiate. Leurs mains se desserrèrent avec une lenteur déchirante, chaque millimètre perdu provoquant un cri muet. Une ultime caresse. Un dernier signal analogique.

— À demain, sur la fréquence.

— Pour toujours.

Seo-yeon recula dans le linceul protecteur jusqu'à ce que l'ombre de Jun-ho disparaisse. Elle rampa vers le sud, mais le sol ne lui paraissait plus froid. Elle portait en elle un incendie.

Arrivée dans sa chambre, elle n'alluma rien. Tout ce verre, ce numérique, lui paraissait obscène. Elle s'assit devant sa console et posa ses mains sur la table de mixage. Elle ne toucha à rien. Elle ferma les yeux, se concentrant sur le souvenir tactile.

Elle tapota sur le bord du microphone. Un rythme. Le rythme de son cœur.

À l'autre bout, dans son bunker suintant, Jun-ho colla son oreille contre le vieux haut-parleur. Il entendit. *Poum-poum.* Il pressa le commutateur et laissa simplement son souffle s'engouffrer dans le circuit.

Le souffle voyagea dans les câbles rouillés, sauta les miradors et vint mourir dans l'oreille de Seo-yeon. C'était plus intime qu'un baiser.

La fibre optique n'avait pas de respiration. Elle était un scalpel de lumière. Mais le serment de brume était scellé. Seo-yeon dessina une petite croix sur son poignet, à l'endroit exact où les veines affleurent. Un point de rendez-vous définitif.

Dehors, le monde des hommes continuait sa danse macabre. Mais elle appartenait aux ombres. Elle ferma les rideaux, gardant la brûlure sacrée dans sa paume, plus forte que tous les soleils, plus durable que toutes les technologies. Le signal était pur. La suite ne serait plus une question de politique. Ce serait une question de peau.

Chapitre 11

Le Dernier Mot

Le silence qui suivit l'activation de la fibre optique ne ressemblait à rien de connu. Ce n'était pas une absence de bruit, c'était une amputation. Dans la petite cabane de transmission nichée sur le flanc sud de la colline 402, Seo-yeon resta figée, les écouteurs encore pressés contre ses tempes. Le dernier son n'avait pas été une parole, mais un cri métallique, une déchirure de fréquences où le grésillement humain de l'analogique venait de s'effondrer sous la perfection muette du numérique. Le signal de Jun-ho s'était évaporé, dévoré par ce qu'ils appelaient entre eux le « Monstre Froid ».

Seo-yeon sentit son cœur cogner contre ses côtes, une batterie affolée cherchant un tempo perdu. Elle tourna le cadran de bakélite, une fois, dix fois. Rien. La friture réconfortante, ce lit de neige sonore où leurs voix se rencontraient depuis quinze ans, avait fait place à un vide synthétique qui sentait la mort. Elle retira son casque. Le silence de la pièce devint insupportable, scandé par ce battement de cœur qui lui dictait l'urgence. Il allait disparaître. Sans le canal, il redeviendrait une ombre parmi les ombres du Nord.

— Le monde des voix est mort, murmura-t-elle pour elle-même. Il reste le monde des corps.

Elle ne réfléchit plus. Elle rassembla une lampe, une couverture et un petit condensateur radio arraché à la vieille console — un talisman de cuivre et de céramique. Elle s'enveloppa dans sa parka sombre et sortit de la station. L'air de la Zone Démilitarisée la gifla, chargé d'ozone et de végétation pourrissante. Elle marcha d'abord avec prudence, longeant le périmètre de sécurité, ses bottes s'enfonçant dans

la boue meuble avec un bruit de succion. Ses sens étaient en alerte maximale ; elle ne cherchait plus le signal sur les ondes, mais dans les vibrations du sol.

Battement. Un pas. Battement. Deux pas.

Elle descendit vers le vallon, là où le vieux poste de garde oublié servait de point de repère : l'Intervalle. La brume de printemps, lourde et laiteuse, transformait les miradors en géants assoupis. Arrivée devant la première clôture, elle ne s'arrêta pas. Elle s'allongea sur le dos pour glisser sous les barbelés rouillés qui brillaient sous l'humidité. Le métal accrocha son vêtement, puis mordit la peau de son épaule. La douleur fut une fulgurance : son premier contact physique avec la frontière était une morsure sanglante. C'était réel. Ce n'était plus une fréquence, c'était de la chair.

Elle rampa centimètre par centimètre, sentant la terre vibrer. Elle n'était plus au Sud, elle n'était pas encore au Nord. Elle était dans cet entre-deux sacré où les lois des hommes s'effacent devant la biologie. Elle se releva de l'autre côté, au cœur du no man's land, et s'avança vers un bosquet d'azalées.

Soudain, une odeur lui parvint. Ce n'était pas celle de la pluie, mais celle d'un tabac de mauvaise qualité, de savon rance et de sueur froide. Une odeur humaine. Son cœur s'arrêta une fraction de seconde avant d'exploser dans sa poitrine. Dans l'épaisseur de la brume, une silhouette se dessina. Un homme en uniforme trop large, le visage émacié, les yeux brillants d'une intensité insoutenable. Jun-ho.

Ils restèrent là, séparés par quelques pas de terre minée. Le silence n'était plus une amputation, il était un pont. Seo-yeon fit le dernier pas. Elle leva une main tremblante et effleura la joue de l'homme qui n'avait été qu'un souffle pendant quinze ans. La peau était rugueuse, marquée par le froid et le sel. Sous sa pulpe, elle sentit le tressaillement d'une veine, une artère qui tambourinait le même code morse que son propre cœur.

Jun-ho ne recula pas. Il semblait pétrifié par l'incrédulité, buvant son visage avec une soif de naufragé. Ses mains, habituées à l'acier des fusils, restèrent un instant suspendues avant de se poser sur les épaules de Seo-yeon.

— Tu es là, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier.

— Ils ont coupé la radio, répondit-elle dans un souffle. Mais elle ne suffisait plus. Je voulais sentir ton cœur pour être sûre que le mien battait encore.

Jun-ho l'attira soudainement contre lui. Ce fut une étreinte de soudure, une collision de deux solitudes que la géographie avait voulu rendre incompatibles. Elle s'accrocha à lui, sentant la rigidité de ses muscles se relâcher enfin. Autour d'eux, la DMZ respirait. On entendait le craquement des ronces de fer et, au loin, le vrombissement d'un drone de surveillance. Le Monstre Froid se réveillait. Les capteurs thermiques balayaient la zone, cherchant à transformer cet amour en une cible.

— On ne peut pas rester, dit Jun-ho contre ses cheveux. Les patrouilles... le fer ne dort jamais.

— Je sais.

Elle recula d'un pouce, prit sa main et y déposa le vieux condensateur radio. Elle referma ses doigts calleux sur l'objet.

— C'est notre dernier mot. Garde-le. C'est le morceau de moi qui restera de ton côté.

Jun-ho serra le métal contre sa paume. Un faisceau de lumière balaya le ciel non loin d'eux. L'urgence se mua en une panique sourde. Il la repoussa doucement vers le Sud, vers les lumières de la modernité.

— Cours, ordonna-t-il. Ne te retourne pas. Tant que je respire, je t'aime. Comme on

aime l'air quand on s'asphyxie.

Seo-yeon fit quelques pas en arrière, son regard rivé sur la silhouette qui se dissolvait déjà dans le blanc de la brume. Jun-ho reculait vers les barbelés, vers l'obscurité totale de son monde de fer. Elle se retourna et commença à courir, les larmes brouillant sa vue. Derrière elle, la fibre optique continuait de briller d'une lumière bleue et stérile dans ses gaines souterraines, ignorante du fait qu'elle venait de perdre la guerre contre un simple battement de cœur.

Seo-yeon courait, et à chaque foulée, elle sentait encore la rugosité de cette main sur la sienne. Ce n'était plus un signal. C'était une cicatrice. Et les cicatrices, contrairement aux ondes radio, ne s'effacent jamais. Elles font partie de la chair. Le chapitre de leur vie analogique se fermait dans un sifflement de friture, mais le livre de leurs corps venait d'ouvrir sa première page, écrite avec le sang et la brume d'une nuit qu'aucune machine ne pourrait jamais enregistrer.

Chapitre 12

Le Franchissement

Le premier craquement ne fut pas celui d'une branche morte, mais celui de la réalité qui se déchirait. Un son sec, métallique, presque indécent dans l'épais silence de la brume qui léchait les flancs de la zone interdite. Seo-yeon tenait la cisaille à bout de bras, ses doigts rouges par le froid de l'acier. Le fil de fer barbelé, rongé par une rouille orangée semblable à du sang séché, venait de céder. Il s'était enroulé sur lui-même avec un sifflement de serpent, une plainte mécanique qui résonna dans le creux de sa poitrine, là où son cœur battait un rythme irrégulier.

Boum-tpoum. Boum-tpoum.

Elle s'immobilisa, le souffle suspendu entre ses lèvres gercées. Autour d'elle, la DMZ n'était pas une frontière, c'était un organisme vivant, une bête assoupie dont elle venait de piquer la peau. Elle se glissa par l'étroite déchirure. Le métal accrocha le tissu de sa veste, une griffe d'acier qui sembla vouloir la retenir une dernière fois dans le monde de la raison. Elle s'arracha dans un déchirement sourd. Elle n'était plus une citoyenne, plus une femme définie par son matricule. Elle était un signal.

Ses pieds s'enfoncèrent dans l'humus noir. La terre de la zone avait une odeur de décomposition ancienne et de renaissance sauvage. Ici, sous les racines des azalées, dormaient les métaux lourds des mines et le silence des disparus. Seo-yeon progressait à tâtons, les mains nues pour mieux ressentir les textures. Chaque contact avec les herbes trempées était une décharge. Elle cherchait la direction de la voix de Jun-ho, cette fréquence analogique qu'elle avait appris à déchiffrer pendant quinze ans.

Elle savait que quelque part, sous ses pieds, les nouveaux capteurs thermiques commençaient à étendre leur réseau. Ces monstres froids, capables de traduire une pulsation humaine en un code binaire sur un écran de commandement, étaient les prédateurs de son amour. Elle s'accroupit dans un buisson d'épines, le cœur cognant si fort qu'elle craignit que les microphones sismiques ne l'enregistrent. Elle était une anomalie organique dans un système de surveillance parfait.

Elle atteignit enfin le vieux poste de transmission, un bloc de béton couvert de mousse niché dans le creux d'un vallon. La porte métallique rouillée grimaça sous sa poussée. L'obscurité à l'intérieur n'était pas un vide, mais une matière dense, saturée de poussière et d'électricité statique.

Une respiration. Elle l'entendit. Ce n'était plus le souffle haché par les parasites des ondes courtes. C'était un son de gorge, de poumons, de vie.

« Jun-ho... » murmura-t-elle.

Une silhouette se détacha de la pénombre. Un homme. Il se leva avec une lenteur de siècle. Le bruit de ses bottes sur le béton fut pour Seo-yeon le plus beau des concerts. Lorsqu'il fut à un mètre d'elle, il s'arrêta. L'espace entre eux vibrait d'une tension insupportable. Jun-ho ne parla pas. Il tendit une main, les doigts tremblants, comme s'il craignait que l'air ne se brise.

Ses doigts effleurèrent enfin la joue de Seo-yeon. Le contact fut un incendie. Sa peau était rugueuse, marquée par les hivers du Nord, dégageant une chaleur tellurique. Seo-yeon ferma les yeux, inclinant la tête contre cette main calleuse.

— Tu es là, dit-il simplement. Sa voix était basse, chargée d'une texture de terre et de roche. Tu es réelle.

— Je suis là, répondit-elle dans un souffle.

Elle saisit ses poignets, cherchant l'artère sous la peau fine. *Boum-tpoum.* Le petit tambour de chair battait à la même cadence que le sien. Ils étaient synchronisés, deux horloges biologiques que la guerre n'avait pas réussi à dérégler. Jun-ho abolit le dernier rempart d'air et posa son front contre le sien. Dans ce geste, il y avait toute la reddition d'un soldat déposant les armes.

Les non-dits de quinze années de conversations codées s'écoulaient désormais par les pores de leur peau. Ils n'avaient pas besoin de raconter les hivers sans chauffage ou la peur constante. Tout était écrit dans la raideur de leurs membres qui se détendaient enfin.

Jun-ho écarta doucement les pans du manteau de Seo-yeon. Ses mains étaient précises, cherchant la chaleur de son cou. Quand ses doigts rencontrèrent enfin la chair nue, il laissa échapper un soupir qui ressemblait à une prière.

— Ton nom... murmura-t-il. Je ne l'ai jamais prononcé dehors. J'avais peur que le vent ne le porte aux gardes.

— Alors prononce-le maintenant, Jun-ho. Bois tout ce que tu peux avant que le monde ne revienne.

Il se pencha. L'approche fut lente, une torture exquise. Quand le baiser survint enfin, ce ne fut pas une explosion, mais une fusion silencieuse. Le goût de Jun-ho était celui de la survie : amer comme la racine de ginseng et d'une douceur inattendue, comme une azalée sous la neige. Seo-yeon s'accrocha à lui, ses doigts s'enfonçant dans le tissu épais de sa vareuse. Ils se laissèrent glisser sur le sol jonché de débris, sans jamais rompre le contact.

Ils ne firent pas l'amour comme des amants ordinaires ; ils le firent comme des rescapés. Chaque caresse était un acte de rébellion, chaque baiser une preuve

d'existence. Sous la peau, la vérité humaine triomphait de la froideur du béton.

— Si on nous trouve... commença-t-elle à murmurer.

— On ne nous trouvera pas, coupa-t-il, sa voix vibrant contre sa poitrine. Ce soir, il n'y a que ce cercle de chaleur.

Pourtant, Seo-yeon voyait, derrière ses paupières closes, les nouveaux capteurs qui balayaient la brume. Elle savait que la fibre optique était déjà en train de remplacer les vieux fils de cuivre où leurs voix avaient voyagé. Le monde moderne arrivait, et avec lui, une surveillance si totale qu'une telle rencontre deviendrait bientôt impossible. C'était leur unique nuit.

Elle se pressa davantage contre lui, stockant sa présence pour l'éternité. Jun-ho la serra si fort qu'il lui fit presque mal, un mal délicieux qui lui rappelait qu'elle n'était plus un signal perdu dans le cosmos, mais une femme aimée dans les bras d'un homme.

— Écoute, murmura-t-il, l'oreille contre sa poitrine. Ton cœur. Il dit mon nom.

— Il ne sait dire que ça, Jun-ho. Depuis le premier jour.

Ils restèrent là, dans l'intimité sacrée de leur sanctuaire, tandis qu'au-dehors, la machine de guerre continuait de grincer. L'architecte des cœurs avait terminé son œuvre ; le pont était bâti, suspendu au-dessus du gouffre, fait de souffle et de peau.

À l'est, derrière les montagnes du Nord, une ligne de gris perle commença soudain à mordre sur le noir. L'aube frappait déjà les barbelés, les transformant en une couronne d'argent cruel et tranchant. Une sirène lointaine, rauque et impitoyable, déchira soudain le voile de brume, appelant les soldats au rapport.

Ils ne bougèrent pas, suspendus entre deux mondes, alors que le signal se perdait définitivement dans le blanc du jour.

Chapitre 13

Le Labyrinthe d'Azalées

La boue n'avait pas de patrie. Elle n'était ni du Nord, ni du Sud ; elle était cette substance froide et primordiale qui scellait les lèvres de Jun-ho dans un silence de tombeau. Allongé dans l'obscurité moite d'un fossé de drainage, il ne respirait plus que par saccades, filtrant l'air à travers les mailles de son col. Au-dessus de lui, les miradors balayaient la zone de leurs yeux de tungstène. C'était une lumière sans âme, qui ne cherchait pas à éclairer, mais à effacer.

Son cœur, pourtant, refusait de se taire. Il frappait contre ses côtes, un métronome charnel dans ce no man's land où le temps s'était figé. Chaque pulsation était une preuve qu'il n'était pas encore devenu l'un de ces spectres hantant la DMZ.

Seo-yeon. Son nom n'était plus un mot, c'était une fréquence, une onde pure logée dans le creux de sa gorge. Pour elle, il s'était transformé en reptile, rampant dans la fange pour atteindre ce point de convergence où l'acier laissait place au vivant.

Les bottes d'une patrouille passèrent à quelques centimètres de sa tempe. Il sentit le frisson glacé du sol pénétrer ses os, mais à l'intérieur brûlait ce sanctuaire secret qu'il avait bâti pour elle. « Ne disparais pas, Jun-ho », lui avait-elle murmuré un soir de brume, alors qu'il collait son oreille contre la grille du haut-parleur jusqu'à ce que le métal lui blesse le cartilage. Cette phrase était son armure. Il ne pouvait pas mourir, car sa mort signifierait l'oubli pour elle.

Il s'extirpa du fossé et s'enfonça dans le Labyrinthe d'Azalées. Ici, la nature, dopée par l'absence humaine, explosait en un chaos de pétales roses et mauves. Sous la canopée des fleurs, la brume créait des poches de silence absolu. La douceur d'une corolle contre sa peau calleuse lui causa un choc électrique. C'était la première chose tendre

qu'il touchait depuis des mois. Il pensa à cette fibre optique qu'ils enterraient partout, ce « monstre froid » qui allait transporter des milliards de données sans jamais laisser passer un seul soupir humain. La technologie allait bientôt rendre leur signal analogique obsolète. Le monde devenait plus efficace, mais plus vide.

Il atteignit enfin la vieille station, cette excroissance de béton suintante de salpêtre. À l'intérieur, l'air pesait le poids des décennies de haine, mais l'odeur de l'ozone avait un parfum de sacre. Il posa ses mains sur le pupitre de métal. L'aiguille du cadran oscillait faiblement, un battement de cœur mécanique luttant contre le néant.

— Tu es là ? murmura-t-il.

Le grésillement de l'enceinte lui répondit. Puis, une densité nouvelle. Un silence habité.

— Je t'entends respirer, dit Seo-yeon.

Sa voix jaillit, cristalline. Jun-ho sentit une pression insoutenable dans sa poitrine.

— Je rampe vers toi depuis quinze ans, Seo-yeon. Tes mots sont ma seule boussole.

— Ne t'arrête pas. Les nouveaux capteurs... ils voient la chaleur maintenant. Ils voient la vie comme une menace.

— Ma chaleur, ils ne peuvent pas l'éteindre. Même s'ils me tirent dessus, la balle ne trouvera que du feu.

Avant de repartir pour le saut final, il posa ses lèvres sur la grille du microphone. Ce souvenir tactile, ce goût de ferraille et de froid, était le seul baiser qu'il pouvait lui offrir à travers l'espace. Il quitta la salle et s'enfonça de nouveau dans l'humidité suffocante des fourrés, guidé par la résonance de cette voix.

Il atteignit la corniche. La brume était si épaisse qu'elle agissait comme un linceul protecteur. Soudain, une vibration. Pas celle d'un moteur, mais une présence humaine. À quelques mètres, derrière un rideau d'azalées, une ombre attendait. Jun-ho s'immobilisa, son cœur calant son rythme sur celui de la rencontre. Il n'y avait plus de Nord, plus de Sud, plus de fréquences. Juste deux êtres de chair émergeant des décombres de l'histoire.

— Seo-yeon ?

Une main s'avança dans le brouillard, blanche, hésitante. Jun-ho avança la sienne. Quand leurs peaux se touchèrent enfin, le choc fut si violent qu'il en eut le souffle coupé. Ce n'était pas la sécheresse du signal, c'était une brûlure de vie. Il l'attira contre lui, ancrant ses doigts dans l'étoffe de son manteau, terrifié à l'idée qu'elle redevienne une onde.

Elle enfouit son visage dans son cou, inhalant l'odeur de terre et de survie. Jun-ho prit son visage entre ses mains, mémorisant chaque pore avec une attention de calligraphe. Ils étaient deux naufragés partageant la même réserve d'oxygène.

— Nous sommes là, dit-elle dans un souffle, sa voix vibrant contre son torse. Touche-moi. Sens-moi. Ils ne peuvent pas effacer ça.

Elle ne parlait plus de matière ou de physique ; elle pressait son corps contre le sien pour combler le vide des années. Jun-ho répondit par une étreinte sauvage qui lui coupa le souffle, un geste qui valait toutes les justifications philosophiques. Dans ce contact total, le « monstre froid » de la technologie n'avait plus de prise.

Un bruit sec au loin — une patrouille ou un animal — les figea. Ils restèrent pétrifiés, deux statues de chair au milieu du tapis pourpre des azalées. Le silence revint, lourd de la menace des fusils. Jun-ho l'embrassa alors, un baiser de sel et de peur, une

collision de deux solitudes prêtes à s'anéantir pour ne plus jamais être seules.

— Pars, finit-il par dire alors que l'aube pointait. La brume s'amincit.

Seo-yeon recula, s'effaçant lentement dans le blanc du brouillard. Jun-ho resta seul, le corps vibrant d'une urgence absolue. Il se laissa glisser au sol, les doigts s'enfonçant dans la terre grasse. Au loin, le bourdonnement électronique d'un drone déchira le silence. Le monde des machines se réveillait. Mais Jun-ho sourit. Plus fort que tous les capteurs, la résonance de Seo-yeon battait sous sa peau.

Il n'était plus un soldat. Il n'était plus un signal. Il était une vérité que nulle frontière ne pourrait plus démentir. Serrant un pétale d'azalée écrasé dans son poing, il s'enfonça dans l'obscurité, portant en lui l'éclat insoutenable de cet instant où le fer avait enfin cédé devant la peau.

Chapitre 14

L'Incarnation

La brume n'était pas un simple phénomène météorologique dans ce repli de terre oublié des cartes d'état-major ; elle était une membrane vivante, un linceul laiteux qui étouffait le cri des oiseaux de nuit et le bourdonnement lointain des générateurs. Seo-yeon avançait, les chevilles griffées par les herbes hautes, ces tiges sauvages qui avaient reconquis le béton des anciens postes d'observation avec une fureur végétale. Chaque pas était une trahison envers la sécurité du signal analogique, ce cocon de fréquences où elle s'était abritée pendant quinze ans. Ici, dans le silence de la Zone Démilitarisée, le monde n'était plus une onde sinusoïdale, mais une réalité rugueuse, humide et terrifiante.

Son cœur, ce métronome affolé, battait la chamade contre ses côtes, un bruit de tambour sourd qui résonnait jusque dans la terre meuble. Elle sentait l'odeur de la rouille — ce mélange de sang séché et de métal agonisant — s'échapper des barbelés. C'était là, dans cette anfractuosité du temps, qu'elle l'avait attendu. Non pas avec ses oreilles, cette fois, mais avec chaque pore de sa peau.

Soudain, le voile de brouillard se déchira. À quelques mètres, une silhouette émergea de l'opacité. Jun-ho.

Le nom resta coincé dans sa gorge, une perle de verre trop grosse pour être avalée. Il n'était plus une modulation de fréquence, plus un souffle haché par les parasites, mais une masse sombre, un contour d'homme taillé dans la privation. Il se tenait immobile, enveloppé dans un uniforme trop large. À travers la brume, Seo-yeon perçut l'éclat de ses yeux — celui d'une flamme ayant brûlé trop longtemps avec trop peu d'oxygène.

Ils restèrent séparés par cinq mètres de no man's land, une distance qui pesait autant que cinquante ans d'histoire. L'air entre eux était saturé d'une électricité statique, plus dense que celle qui faisait crépiter les câbles de cuivre de leur poste radio. Seo-yeon fit un pas. Le froissement de l'herbe sous son pied lui parut aussi violent qu'une déflagration. Jun-ho tressaillit, une peur viscérale laissant place à une terreur plus grande encore : celle de la réalité.

— Je t'entends, enfin, murmura-t-il.

Sa voix était plus basse que celle qu'elle connaissait. Elle n'était plus filtrée par le métal, elle vibrait directement dans l'air, touchant le tympan de Seo-yeon avec la force d'une caresse physique. C'était une voix de pierre et de faim.

— Je suis là, répondit-elle dans un souffle.

Elle tendit la main, ses doigts agités d'une oscillation nerveuse. Jun-ho leva la sienne, marquée par les engelures et la rudesse des miradors. Leurs doigts se rencontrèrent. Le choc fut électrique, organique, absolu. Au moment où leurs peaux fusionnèrent, le monde extérieur — les caméras thermiques, les patrouilles, les câbles de fibre optique rampant comme des serpents de verre froid — s'effaça. Il n'y avait plus que ce foyer de chaleur où deux solitudes s'ancraient l'une à l'autre.

Jun-ho referma ses doigts sur la main de Seo-yeon avec une poigne désespérée. Elle sentit son sang battre sous la surface glacée, une pulsation de survie, le signal le plus pur qu'elle ait jamais reçu. Ce n'était plus du morse, c'était la vie brute. Seo-yeon avança encore, jusqu'à ce que son front vienne se poser contre l'épaule de Jun-ho. L'odeur de l'homme l'envahit : tabac gris, savon bon marché et ce vent de montagne qui ne quitte jamais ceux qui vivent sous le regard des fusils. Pour elle, habituée à l'asepsie des salles de contrôle, cette odeur était une preuve irréfutable.

— Tes mains... commença-t-elle, la voix étouffée contre le tissu rêche. Elles sont

réelles.

— Tout est réel, répondit-il, et sa voix trembla. Surtout toi.

Il l'écarta doucement pour encadrer son visage, ses pouces effaçant les traces de larmes. Le contact était rugueux, presque douloureux, mais Seo-yeon s'y abandonna. Autour d'eux, le « monstre froid », cette fibre optique insensible, commençait à s'éveiller dans les bases environnantes. Jun-ho prit la main de Seo-yeon et la porta à son cœur. Sous la veste, le tambour de guerre faisait rage.

— Écoute. Ce n'est plus le signal, Seo-yeon. C'est moi.

Leurs lèvres se rencontrèrent enfin, une suture lente et nécessaire. C'était la collision de deux mondes que tout avait tenté d'atomiser. Le goût de Jun-ho était celui de la terre humide et d'une faim ancienne. Pendant quinze ans, ils n'avaient été que des ondes traversant les barbelés. Maintenant, chaque pore, chaque irrégularité de la peau était une victoire sur l'abstraction.

— Ils installent les nouveaux capteurs, dit-elle contre sa bouche, le souffle court. Bientôt, ils verront nos cœurs comme des points de chaleur sur un écran froid.

— Qu'ils regardent, répondit-il. Ils ne peuvent pas numériser ce que je ressens.

Il plongea sa main dans sa poche et en sortit un petit objet froid qu'il glissa dans la paume de Seo-yeon : une douille de cuivre oxydée, contenant une fleur d'azalée séchée protégée par un bouchon de cire.

— Mon signal pour toi. Pour quand les machines auront gagné.

Le métal était dur, immuable. Seo-yeon serra l'objet contre son sein. Au loin, le bourdonnement mécanique d'un drone déchira le silence. L'urgence les frappa comme

une vague d'eau glacée. Leurs cœurs se mirent à battre la chamade, une alarme organique répondant à la menace technologique.

— Si c'est la fin... murmura-t-elle.

— Ce n'est pas la fin. On ne peut pas tuer ce qui a enfin pris corps.

Ils se regardèrent une dernière fois, leurs visages sculptés par la pénombre, avant que Jun-ho ne recule, s'enfonçant dans l'herbe haute vers le Nord. Leurs mains se lâchèrent avec une lenteur déchirante, chaque millimètre de peau perdant le contact étant une petite mort.

Seo-yeon entama son trajet de retour. À mesure qu'elle s'éloignait de la ligne de front, la transition était brutale. La boue de la DMZ laissait place au bitume parfait, puis aux lumières crues de Séoul. Pourtant, sur le volant de sa voiture, puis sur la poignée de sa porte, elle sentait encore le poids de la main de Jun-ho. C'était une présence fantôme, une brûlure résiduelle qui refusait de s'éteindre.

Elle entra dans son appartement climatisé, où l'air était stérile et sans odeur. Elle s'assit dans le noir, serrant la douille de cuivre dans sa paume. Le contraste était asphyxiant : le luxe froid de son monde moderne contre la vérité organique et boueuse de l'homme qu'elle venait de quitter. Elle ferma les yeux, et dans le silence parfait de la métropole, elle n'entendit pas le ronronnement de son ordinateur ou le sifflement du trafic. Elle n'entendit que ce rythme binaire et sacré qui résonnait encore sous sa peau. Le Signal n'était pas coupé ; il était simplement devenu chair.

Chapitre 15

Le Signal Éternel

La brume n'était plus un simple phénomène météorologique ; elle était devenue une extension de leur propre chair, un suaire de nacre étouffant les bruits de bottes et le cliquetis des culasses. Dans ce repli de terre oublié des cartes, là où les herbes hautes s'enroulaient autour des barbelés comme des amants désespérés, Seo-yeon sentait le monde basculer. Agenouillée dans la boue froide du versant Sud, les doigts crispés sur le métal glacé d'un boîtier de transmission, elle écoutait l'agonie d'un monde.

Pendant quinze ans, le Signal avait été leur oxygène. Un murmure de friture, un souffle entrecoupé de parasites, une voix surgissant du vide pour dire : **Je suis là.** Mais ce soir, le Monstre Froid arrivait. Les nouveaux câbles de fibre optique, veines de verre stérile enterrées durant la journée, agissaient comme un poison. Ils ne transportaient pas d'émotions, seulement des données binaires, sèches, chirurgicales. Le cordon ombilical invisible était en train d'être sectionné.

— Jun-ho... murmura-t-elle.

Sa voix n'était qu'un fil de soie. Elle goûta le sel de ses larmes, une saveur de fer et de regret.

— Je t'écoute, Seo-yeon. Jusqu'au bout, répondit-il de l'autre côté du néant.

Soudain, le ciel fut déchiré par un projecteur. Le faisceau balaya la zone, révélant la violence du paysage : les fils de fer rouillés couverts de gouttes d'eau comme des perles de sang, et les azalées printanières éclatant d'un rose obscène, presque provocateur.

— Le Signal s'éteint, dit Jun-ho avec une urgence feutrée. Je sens le courant changer. La brume ne nous protégera plus.

— Je ne veux pas redevenir un silence, Jun-ho.

— Alors, viens.

Le mot fut lâché comme un défi. Dans le dictionnaire de la DMZ, on ne venait pas : on s'enfuyait ou on envahissait. Mais l'invitation de Jun-ho était un acte de rébellion pure. Seo-yeon lâcha le combiné. Il resta suspendu, oscillant comme un pendule marquant la fin du temps. Elle commença à ramper. La terre était grasse, une bouillie de décomposition et de métal oxydé. Elle ne sentait que le battement de son propre cœur.

Un, deux... Un, deux...

C'était le rythme du Signal éternel.

De l'autre côté, Jun-ho avait lui aussi franchi la ligne de la peur. Il marchait dans le champ de mines avec une assurance de somnambule, guidé par une fréquence que les radars ne pouvaient capter. Les projecteurs convergeaient, créant un halo de lumière sacrée autour de leur rencontre interdite.

Ils se virent enfin. À travers le voile grisâtre, Jun-ho apparaissait comme une ombre extraite de la terre. Il était maigre, son uniforme couvert de boue, mais ses yeux brûlaient d'une intensité capable de faire fondre l'acier des miradors. Ils étaient séparés par deux rangées de fer et trois mètres de néant.

— Tu es réelle, murmura-t-il.

Ses mains se levèrent, s'arrêtant à quelques millimètres du courant mortel des clôtures.

— Tu es la seule vérité, répondit-elle. Tout le reste n'est que du bruit.

Les sirènes commencèrent à hurler, un cri mécanique brisant l'intimité de la brume. Dans les centres de commandement, les écrans s'allumaient en rouge. L'anomalie humaine était détectée.

— Ils vont tirer, dit Jun-ho. Sa voix était calme.

— Laisse-les faire. Si nous mourons ici, nos atomes se mélangeront à cette terre. Ils ne pourront plus jamais nous séparer.

Seo-yeon tendit la main à travers le barbelé, ignorant les pointes qui lui déchiraient la paume. Le sang coula, chaud, organique. Jun-ho fit de même. Leurs doigts se cherchèrent. Le choc thermique de leur contact fut plus violent que n'importe quelle décharge électrique. Pour la première fois, la peau touchait la peau. La chaleur contre la chaleur. Un incendie dans un monde de glace.

Leurs cœurs s'unirent dans une syncope désespérée. Dans ce contact, il y avait tout : les hivers de faim, les étés de solitude, les non-dits qui s'évaporaient enfin pour devenir une vérité tactile.

— Je te tiens, dit-il.

— Je t'entends, répondit-elle.

Les premiers tirs claquèrent, déchirant les azalées autour d'eux. Ils ne cherchaient plus à fuir. Ils étaient devenus l'anomalie suprême, le bug dans la machine de guerre. Les projecteurs les encerclaient, mais ils ne voyaient plus que l'éclat dans les yeux de

l'autre.

Le Signal n'était plus une onde radio. C'était ce courant passant de son bras au sien, une énergie brute, indomptable. Ils restèrent ainsi, debout parmi les mines, deux silhouettes immobiles dans la tempête de lumière et d'acier. Le monde moderne ne pouvait rien contre cette minute d'humanité pure.

Un, deux... Un, deux...

Seo-yeon sourit. Elle sentait le souffle de Jun-ho, une caresse de brume. Le sacrifice n'était pas une fin, c'était une signature. Car là où le sang coule et où les mains se serrent, la frontière n'existe plus. Elle n'est plus qu'un trait de craie s'effaçant sous une pluie d'orage.

Le premier projecteur s'éteignit, brûlé par sa propre intensité. Dans l'obscurité qui revenait par vagues, ils ne faisaient plus qu'un avec la terre et le silence retrouvé. Le Signal était désormais éternel. Il ne grésillait plus. Il était devenu une note pure, un chant de chair s'élevant au-dessus des fils barbelés, défiant les lois de la physique et de la haine des hommes.

Dans le murmure du vent à travers les azalées, on aurait pu croire entendre, pour l'éternité, le rythme régulier d'un cœur qui avait enfin trouvé sa moitié.

Un, deux...

FIN

Merci d'avoir lu "Love DMZ"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)